

COLLECTION DE DOCUMENTS ET DE TÉMOIGNAGES POUR SERVIR
A L'HISTOIRE DE NOTRE TEMPS

GUY PORÉE ET ÉVELINE MASPERO

MOEURS ET COUTUMES DES KHMÉRS

ORIGINE- HISTOIRE. - RELIGIONS. - CROYANCES. - RITES. - ÉVOLUTION

PRÉFACE DE M. GEORGES COEDÈS

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT

avec 1 carte et 48 photographies par Guy Porée

PAYOT, PARIS

106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1938

droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright 1938 by Payot, Paris.

A MONSIEUR RENE GROUSSET QUI VOULUT BIEN S'INTÉRESSER A NOTRE LIVRE

PRÉFACE

On a beaucoup écrit sur le Cambodge ancien et sur les ruines d'Angkor, la capitale du vieil empire khmèr, mais on compterait avec les doigts d'une main les ouvrages de quelque importance sur le Cambodge contemporain. Les consciencieuses études de Moura et d'Aymonier se rapportent à une époque qui est déjà révolue ; et lorsqu'on aura cité la « Saramani » de Roland Meyer, roman en partie vécu par un des meilleurs connaisseurs de l'âme cambodgienne, le « Cambodgien » de Monod, fruit d'un long contact avec l'indigène et surtout a Au coeur du pays khmèr » du Docteur Pannetier, mordante critique du protectorat, on aura à peu près épuisé la liste des livres ayant quelque valeur littéraire ou documentaire parus depuis vingt-cinq ans.

Le volume qu'Eveline Maspero et Guy Porée m'ont demandé de présenter aujourd'hui au public ne ressemble à aucun de ces devanciers, et si l'on voulait lui trouver un ancêtre, ce serait plutôt telle relation espagnole du XVIIe siècle, ou encore le fameux mémoire de Tcheou Ta-kouan, l'envoyé de Kubilaï Khan à la Cour d'Angkor. Il a en commun avec ces récits l'objectivité, l'ingénuité, la sincérité, et même un certain décousu qui n'est pas sans charme.

J'ai assisté à la naissance de cet ouvrage qui s'est développé autour d'une collection de photographies documentaires dont il devait à l'origine constituer les légendes explicatives.. Mais celles-ci se sont peu à peu étoffées et soudées jusqu'à devenir un volume de texte qui, sans prétendre être une étude complète et exhaustive, donnera cependant une vue d'ensemble des divers aspects de Cambodge.

Il est certain que la connaissance des choses et des gens d'un pays « exotique » s'acquiert le plus souvent aux dépens de l'acuité des sensations. Celles-ci s'émoussent assez vite ; telle scène qui frappe avec intensité l'Européen fraîchement débarqué finit, au bout de quelques années, par faire partie de sa vie quotidienne; la « couleur locale » s'estompe graduellement pour le colonial, et s'efface presque complètement pour les « plus de trente ans ».

C'est dans une heureuse combinaison entre la connaissance exacte du Cambodge présent et passé, et une grande fraîcheur d'impression que réside l'originalité de cette relation. L'ouvrage vaut autant par l'exactitude de l'observation que par la couleur des descriptions. De son origine, de la façon dont il avait été primitivement conçu, il a gardé quelque chose de « photographique », et telle scène de la rue, prise sur le vif, a toutes les qualités d'un bon instantané. Par ailleurs, sa documentation est très sûre, et le chapitre consacré aux siècles passés est une remarquable mise au point de l'état actuel de la recherche historique.

Ce livre fait parfois l'effet d'une peinture impressionniste dont le coloris s'appuierait cependant sur un dessin probe et solidement charpenté. Aimable et simple, avec une pointe d'ironie, comme le Cambodgien, lumineux comme le ciel du pays khmèr, il est la fidèle image d'un pays qui a eu jusqu'ici plus de fervents amis que de lucides observateurs.

G. COEDÈS.

Correspondant de l'Institut, Directeur de l'Ecole Française

MOEURS ET COUTUMES DES KHMÈRS

CHAPITRE PREMIER

Le Pays des bonzes, des génies, des bouviers. -Le Mékong, mère des eaux. -Les sauvages. -Origine des Cambodgiens. - Richesses du royaume. - Chinois et Annamites. Pêches miraculeuses. - PhnomPenh. Conseils au voyageur. Halte, la nuit, dans un monastère.

Les voyageurs pressés de voir Angkor, parcourant les routes aux heures lourdes de la sieste, ou de nuit, écrivent parfois assez justement que la traversée du Cambodge leur a paru monotone.

Séduits par les scènes campagnardes des bas-reliefs du Bàyon, ils déplorent de ne pouvoir connaître en mouvement, en couleur, ces silhouettes savoureuses. Si, tôt le matin ou tard le soir, ils s'étaient arrêtés sur la route, s'en étaient écartés seulement de cent mètres, ils auraient découvert la vivante reproduction de ces scènes, les mêmes pirogues, les mêmes charrettes, les mêmes faucilles sculptées en forme de nàga, et les mêmes personnages, porteurs de fléaux, pêcheurs, musiciens, sorciers...

Inutile toutefois de rechercher au Cambodge le joli d'une féerie cinghalaise à figurants vêtus de tons pastels. Par les pistes éloignées, c'est une écrasante exubérance végétale, un plongé en pleine nature, des kilomètres parcourus sans rencontrer trace humaine, puis, soudain, juste après un tournant, un monument qui se dresse tel un château de conte, la silhouette nue, luisante, d'un chasseur à l'arbalète. Plus près des routes, c'est un paysage très large où le ciel paraît immense. C'est une sobre symphonie de verts profonds ou-frais, et de bruns : brun gris des paillotes sur pilotis, brun gras du sol, brun luisant des peaux demi-vêtues d'étoffes sourdes. Les fleurs se remarquent à peine, les plus parfumées sont invisibles; on passe sans rien voir et, soudain, pendant trente mètres, on traverse une zone douce aux senteurs de jasmin et de chèvrefeuille... Seules notes riches : les toits brillants des pagodes, la tige tulipe jaune des bonzes, le doré des soirs.

Cette délicate rudesse symbolise tout le Cambodge et le Cambodgien.

Je dois reconnaître que les litanies des bonzes, la vie archaïque des paysans, les génies des arbres honorés de rustiques petits autels où brûlent des baguettes d'encens, incitent malencontreusement le voyageur pressé à oublier sa liste des « choses à voir » pour goûter tout sensuellement, le calme et bientôt perdre toute notion d'époque et de temps.

Récemment, une jeune femme qui venait de parcourir le Tonkin et l'Annam trouvait le Cambodge « inattendu ». Elle découvrait la luminosité de l'atmosphère plus sèche, l'abondance des palmiers à sucre, les paysans « aux yeux non bridés, aux cheveux souvent frisés », les files de charrettes à boeufs au timon orné d'une sauvage touffe de poils et relevé en défense d'éléphant... « Tout se retrousse ici, » disait-elle. De fait, tout, et même la stylisation du nàga, se retourne et s'aiguise en corne ou défense - épaulettes des danseuses aux mains incurvées, toits des pagodes, timon des charrettes, extrémités des

pirogues, à la façon des tombeaux moïses et des toits des maisons dans les îles océaniques.

Ainsi que chacun sait, le royaume de Cambodge est encerclé de l'ouest au nord par l'a mer, le Siam et le Laos, à l'est par l'Annam. Bordé en ce pourtour de collines et de montagnes, c'est une vaste plaine en éventail dont le manche, au sud, se perd au bas pays de Cochinchine.

Du nord descend l'énorme Mékong ; du nord-ouest le Tonlé Sap. Ils se rejoignent à Phnom-Penh, mais, sitôt grossi, le Mékong se divise en deux branches, l'ensemble des eaux dessinant ainsi une sorte de pieuvre aux quatre tentacules, nommées « Quatre Bras » par les Européens, « Quatre Faces » par les indigènes.

Les moussons déterminent le régime de ces eaux qui enflent à la saison des pluies, envahissent la plaine et ne regagnent leur lit qu'en saison sèche. A la crue annuelle du Mékong, le Tonlé Sap, refoulé par le courant, rebrousse chemin vers un lac immense et, au contraire cette fois d'en écouler le contenu, l'augmente d'une masse liquide telle qu'après une montée de niveau de dix mètres ce bassin de cent quarante kilomètres sur trente déborde, s'étale jusqu'à tripler de surface, jusqu'à noyer des hectares de forêt où les poissons s'empressent d'aller chercher nourriture. Ils y prolifèrent si bien qu'à la baisse des eaux « le jeu des avirons est souvent gêné par leur nombre » (M. i. - les lettres inscrites au bas des pages renvoient à la bibliographie en fin de volume).

« Il me fallut trois grandes journées de navigation », écrit Mouhot, « pour traverser dans son grand diamètre la petite Méditerranée du Cambodge, vaste réservoir d'eau douce, et on pourrait dire de vie animale, tant les poissons abondent en son sein, tant les palmipèdes de toutes tailles, toutes couleurs pullulent à sa surface. A l'extrémité nord du lac, des milliers de pélicans cinglent en troupes serrées dans toutes les directions, tantôt rentrant, tantôt allongeant leur cou pour saisir quelque proie ; des nuées de cormorans fendent l'air à quelques pieds au-dessus de l'eau ; la teinte de leur sombre manteau tranche avec la couleur claire des pélicans, parmi lesquels ils se confondent, et surtout avec l'éclatante blancheur des aigrettes qui, groupées sur les branches des arbres de la rive, ressemblent à d'énormes boules de neige ».

En octobre s'arrête la crue. Le Mékong rappelle à lui le Tonlé Sap ; la nappe liquide regagne lentement son lit ; les indigènes arrêtent au passage le poisson et récupèrent peu à peu leurs champs engraisés d'une couche fraîche de limon.

La terre au long des quatre voies fluviales est, bien entendu, la plus riche. En saison sèche, les rives forment un immense bourrelet, bordant les eaux basses, dominant de l'autre côté de vastes dépressions nommées beng. Des canaux naturels ou artificiels, percés à travers les bourrelets, portent l'inondation dans les beng, ralentissent sa montée et son retrait, favorisant ainsi le dépôt d'alluvions.

C'est sur les rives que se groupent surtout les paillotes élevant sur pilotis leurs planchers de bambou tressé, leurs toits de palme sèche couleur d'oignon. La végétation les enveloppe : palmes luisantes, cocotiers; plumeaux à long manche, aréquiers ; kapokiers portant haut leurs branches grêles horizontales ; manguiers épais ; feuilles claires, énormes, des bananiers, si appréciées de certains touristes parce qu'elles « font vraiment tropical », orangers, sapotillers, jacquiers... Dans les espaces ensoleillés se cultivent : le maïs aux grains orange, le tabac, le coton, le mûrier, l'indigo, les légumes, et, le long de hautes perches plantées en rang, le bétel aux feuilles lisses ; on y roule pour le chiquer un mélange de noix d'arec et de chaux qui rougit la bouche et le sol comme du sang.

Dans les beng, d'où lèvent les palmiers à sucre, se récoltent le paddy et le lotus, dont la graine a le goût d'une amande trop verte, mais que l'on vend comme friandise.

Sitôt qu'on s'éloigne des beng, s'étend jusqu'à l'horizon « une forêt généralement maigre, parsemée de clairières et de pauvres hameaux... monotone avec ses arbres aux branches noueuses et rares, à l'écorce grise, aux feuilles larges et dures, interrompue par de vastes savanes à herbes hautes et coupantes... ». Une faune variée s'y abrite : éléphants, gours, chevreuils, singes, panthères, tigres et lapins, ainsi qu'une multitude d'oiseaux.

Enfin, dans les zones plus accidentées en bordure du pays, la forêt dense élève, d'une couche grasse d'humus, jusqu'à la voûte épanouie à quarante mètres du sol, un enchevêtrement de feuilles, de lianes et de troncs monstrueux. « La confusion des formes étourdit d'abord comme une vapeur verte. Sur mille mètres carrés, toutes les fouilles, toutes les graines, toutes les épines, toutes les écorces, toutes les branches... ».

Avec la forêt, la montagne. Relativement peu importante à l'est où s'abaissent les derniers contreforts de la Chaîne Annamitique, au nord, marquant un mur de hauts plateaux cassés net, qui redescendent en pente douce vers le Siam, elle ne dépasse mille et mille cinq cents mètres qu'en bordure du golfe de Siam, dans la Chaîne des Cardamomes et dans celle de l'Eléphant la « montagne autour de laquelle tournent les nuages ».

Séparé du golfe par cet écran, le Cambodge « tourne le dos à sa côte et c'est par le Siam et surtout par la Cochinchine annamite qu'il entretient les relations les plus faciles avec le reste du monde ». Il doit, toutefois, aux chaînes qui lui bouchent la mer un climat relativement sec, et ce ciel lumineux dont la pureté, si remarquable les soirs de lune, séduit le sentimental Cambodgien.

Le climat du Cambodge est doux . la température moyenne ut de 28°. C'est un perpétuel été. Il arrive cependant que l'Europoort, à la longue, s'en lasse. Le thermomètre, sans doute, ne dépasse guère 330, mais il s'y tient avec une pénible constance pendant les trois mois chauds, lourds d'orages qui n'éclatent jamais.

La saison chaude n'est pas davantage appréciée par les Asiatiques, et seul, dit-on, le Chinois fabricant de cercueils n'a pu à s'en plaindre.

Dans les forêts et montagnes, habitent les Xongs, Stiengs, Kouys, etc... , nommés indifféremment par les Cambodgiens : « Phnongs, les sauvages. » Vêtus d'amulettes, de lourds colliers et d'un cache-sexe, portant la lance, l'arbalète et la hotte ils vivent groupés par tribus. Créant, par le feu, des clairières (*ray*), ils y cultivent un riz pauvre et du maïs, seosant sous la cendre, creusant le sol avec un bâton en place de charrue. « Après deux ou trois récoltes la terre est épuisée et il faut préparer un autre ray. D'où un certain nomadisme ; lu habitations suivent les cultures et se déplacent lentement à l'intérieur des frontières de la tribu... » S'il est impos-hie d'aller contre l'antique habitude de ceux qui vivent en rongant la forêt, toutefois, l'Administration chargée de sa protection est parvenue, non sans peine, à faire la part du big. Les Ray ne sont tolérés qu'en certaines régions ; des circuits ont été prévus ; chaque famille doit entourer ses champs de plants à croissance rapide que lui fournît le service forestier ; au fur et à mesure qu'elle se déplace pour aller brûler plus avant, le ray abondonné est repris par la forêt quelques années, le temps que les sauvages, étape par étape, bouclent le circuit.

Aux produits de leurs maigres cultures, les sauvages ajoutent ceux de la chasse, de la pêche et d'un élevage rudimentaire. Ils sont friands de tortues qu'ils chassent en saison sèche. Les uns s'installent à contre vent, faisant cuire du riz, tandis que d'autres vont

mettre le feu à la brousse un peu plus loin. Le vent pousse le feu qui chasse les tortues; les chiens les dénichent; il n'y a plus qu'à les rôtir et les manger avec le riz déjà cuit.

Ces demi-nomades sont les parents pauvres des Khmèrs. Mais si les bourgeois cambodgiens s'accommodent d'être les descendants d'immigrants hindous, princiers de préférence, ils admettent avec plus de difficulté un cousinage, même lointain, avec « les sauvages ». Qu'une aristocratie cultivée, d'origine étrangère, ait recouvert d'un « brillant mais très mince vernis la masse brute de la population khmère », n'est pas en général l'avis des Cambodgiens dits « cultivés », et les travaux scientifiques au sujet de leurs origines les font sourire de pitié, la plupart n'y voyant qu'un désir de les humilier. Sans doute, s'ils fussent nés Français auraient-ils rougi des Gaulois. Telle est la faveur du merveilleux en ce pays de légendes que « l'histoire du Cambodge primitif, telle que l'a reconstituée la science européenne, n'a pas encore pu trouver créance auprès des esprits les plus distingués » et qu'il s'était déjà formé en 1914 « tout un cycle de légendes autour du roi Norodom décédé en 1904 »...

Seule une élite, dont quelques jeunes initiés aux disciplines scientifiques, s'intéresse à l'oeuvre des savants. Celle-ci a prouvé qu'à l'époque néolithique le peuplement de l'Indochine était formé d'au moins quatre éléments ethniques : une population de type indonésien ; trois populations noires de type négrito, mélanésien et australoïde. Si l'élément noir a presque entièrement disparu, si toutefois « un métissage négrito s'observe assez fréquemment chez les Annamites et les Cambodgiens » le type indonésien par contre « se retrouve presque pur chez les Khas du Laos, chez les Mois de la chaîne annamitique et chez les Phnong du Cambodge »...

Ainsi que l'écrit M. Marchal : « Il est essentiel de tenir compte de cet élément ancien qui occupait le sol de l'Indochine avant la Sinisation des Annamites et l'Hindouisation des Khmèrs, si l'on veut bien comprendre l'art et la civilisation des peuples qui l'ont remplacé. Pour ne citer qu'un exemple, on peut voir à Angkor, sur les bas-reliefs du temple du Bàyon représentant la vie du peuple à cette époque (début du xiii^e siècle), des costumes, des formes d'armes ou d'instruments, qui sont inconnus dans l'Inde et qui sont d'un usage courant à la fois chez les Mois de l'Indochine et chez certaines tribus des îles océaniques ».

En ce qui concerne le Cambodge, le métissage des aborigènes avec des Hindous s'est encore compliqué de croisements successifs avec des Malais et surtout des Chinois. Le teint présente actuellement tant de nuances que l'étranger souvent s'y perd.

Dans les campagnes, où le métissage est moins complexe qu'à la ville, les hommes sont en général bruns, grands et musclés. Leurs yeux largement fendus sont beaux et, sitôt qu'ils sont en confiance, leur sourire. Ce sourire si particulier de la sculpture khmère embellit de douceur le visage le plus ingrat, même s'il découvre chez quelques vieux une bouche édentée, saignante de bétel. Deux types restent marqués : le Cambodgien lent et lourd, comme si né sous le signe du boeuf, le Cambodgien nerveux et mince, comme si né sous le signe du chevreuil. Le fait est particulièrement sensible chez les femmes. Les unes - ce sont les plus nombreuses - lourdes paysannes, ont le visage rond, de ce même modelé sensuel que les figures du Bàyon, les épaules pleines, les chevilles épaisses; les autres sont de minces filles au long cou, souples comme des danseuses. Celles-ci, lorsqu'elles vieillissent, conservent, même desséchées, une extraordinaire élégance de silhouette.

Les enfants, petit peuple nu aux vivacités d'écureuil, sont malheureusement peu nombreux, Si l'Annamite, depuis des siècles, maigrit et « s'épuise le tempérament » à se

reproduire, le solide Cambodgien montre plus de pudeur et de réserve dans sa vie sexuelle. Le fait d'avoir de nombreux enfants ne lui paraît pas, comme au Chinois, un titre de gloire ; il accueille avec plaisir ceux qui lui viennent, mais, là encore, ne marque aucune ambition et semble accepter avec le même naturel les maladies inévitables qui, malgré la science des sorciers, réduisent sa modeste famille.

Hors les pratiques des sorciers, les tisanes, les massages et le bain sont les seuls soins qu'il connaisse. Certes, les Cambodgiens n'éprouvent aucune gêne à laisser s'encrasser pailote ou maison, mais ils se lavent. Tcheou Ta-kouan qui voyageait au pays au XIII^e siècle trouve même, en bon Chinois, qu'ils exagèrent – « Les gens sont souvent malades ce qui tient à leurs bains trop fréquents et à leurs incessants lavages de tête ».

Les paysans sont vêtus de pièces de cotonnade tissées et teintées par eux, noir, prune, olive ou sang de boeuf. Tantôt l'étoffe est taillée en vestes, courtes culottes, corsages rudimentaires ou tuniques à manches longues, tantôt seulement serrée autour des hanches en long pagne. Profitant de l'ampleur de ce dernier, glissant un pan entre les jambes, l'accrochant derrière à la taille, ils en font souvent une étrange et très orientale culotte dont les plis bouffent, en larges cassures laissant la jambe nue. Les jeunes filles ont, parfois, dès leur enfance, les chevilles cerclées de larges bracelets d'argent. Nombre d'entre elles ont une grâce un peu féline et cette lente et silencieuse souplesse de toutes les filles aux pieds nus.

Sitôt que le soleil tape dur, hommes et femmes s'improvisent de lâches turbans drapés, avec une si superbe négligence que l'on songe aux mille et une nuits. Beaucoup d'hommes, cependant, préfèrent les feutres usagés du revendeur chinois, que soleil et pluie achèvent d'amollir et qu'ils découpent en bonnets moyenâgeux.

A la ville, forts du moindre titre de fonctionnaire, les Cambodgiens sont en général, d'une irritante incurie. A la campagne, ils ne jugent utile de travailler que pour payer l'impôt et subvenir à leurs besoins qui restent modestes. Certains auteurs trouvent qu'ils poussent un peu loin l'insouciance, d'autres les envient. De fait, l'excessive lourdeur des mois chauds, la douceur du climat tout au reste de l'année, incitent à l'indolence, et l'on sait que la sagesse bouddhique n'entraîne pas à l'action.

On répète volontiers qu'ils n'ont guère à travailler pour vivre, certain riz poussant à l'état sauvage et les poissons se prenant au panier jusque dans la boue. Il n'empêche que la seule récolte du sucre des palmiers impose, soir et matin, aux grimpeurs, un rude effort et que les travaux des champs, accomplis avec des outils primitifs, exigent un assez dur labeur.

Quelle que soit son irrégularité au travail, le paysan khmèr a su nourrir, engraisser même, depuis des siècles, une masse considérable de fonctionnaires, souvent simples parasites, et c'est encore grâce à lui que les jonques chinoises peuvent s'en retourner vers Cholon la panse emplie de tonnes de paddy et de maïs.

Phnom-Penh, point de jonction de quatre voies fluviales, d'une voie ferrée, de quatre routes principales, est à la fois le grand marché où se rassemblent les richesses du pays, le port qui les écoule vers Saïgon et la mer de Chine. Cependant, une part importante de celles-ci gagnant directement la Cochinchine, tant par les canaux que par les routes, se confondant bientôt avec la production annamite, est déclarée cochinchinoise à la sortie d'Indochine. Il s'ensuit que les statistiques officielles offrent, faute de mieux, les chiffres les plus fantaisistes. Mieux vaut, utilisant et les chiffres du port de Saïgon et ceux du Service

Agricole, établir un ordre de grandeur qui, moins précis d'apparence, est cependant plus exact.

Paddy, maïs, latex, poivre, poisson sec, bétail, bois d'oeuvre, sont les principales richesses du Cambodge, pour parler comme les manuels. Et sans doute y a-t-il moyen de présenter de façon plus attrayante les renseignements qui suivent, mais j'y renonce.

Le Cambodge exporte, en gros, annuellement 400.000 tonnes de paddy et 300.000 tonnes de maïs, ces céréales représentant à elles seules une valeur de 450 millions de francs.

12.000 tonnes de latex, provenant des terres rouges des environs de Kompong-Cham. Sur 27.000 hectares de plantations, certaine Société couvre à elle seule 23.000 hectares soit à peu près la moitié du département de la Seine.

3.200 tonnes de poivre des plantations, européennes et surtout chinoises, de la région de Kampot, sur le golfe de Siam.

La pêche rapporte 130.000 tonnes de poisson. La seule production des grands lacs étant évaluée à 100.000 tonnes, soit 10 tonnes au kilomètre carré contre 4 au maximum dans la zone de pêche de la mer du Nord. Il est une grande variété d'espèces et certaines pièces pèsent jusqu'à 20 kilogs. La majeure partie du poisson pêché est séchée puis expédiée en balles vers Singapour et Hongkong.

25.000 bovidés sont dirigés vers Saïgon, le cheptel étant évalué en gros à 1.500.000 têtes.

La forêt enfin procure 500.000 mètres cubes de bois d'oeuvre et de bois de feu, un minimum de 100.000 mètres cubes étant destiné à la Cochinchine. Il s'en est fallu de peu, cependant, ces dernières années, que s'épuise cette source de richesse et que la forêt ait perdu toute valeur, à force d'être rongée par le feu des « sauvages » et, surtout, par la coupe sans méthode des gros exploitants chinois. Malgré un personnel insuffisant, lutter contre la fraude, aménager, surveiller 100.000 hectares de réserves, protéger, classer, augmenter sans cesse le réseau des pistes pour créer un domaine de 3 millions d'hectares, est une oeuvre qui ne manque pas d'être méritoire en un pays où l'incurie générale n'a rien de facile. Il semble que les Cambodgiens commencent depuis peu à découvrir l'oeuvre accomplie par quelques agents des Eaux et Forêts. Puissentils découvrir qu'il est là pour eux un métier non moins noble que celui de bureaucrate et, certes, plus utile au pays.

A ces principales richesses il faut encore ajouter le kapok, le coton, l'arachide, l'indigo, le soja, le tabac, les cardamomes, la gomme laque, les résines et les peaux de serpents, de crocodiles et de buffles.

L'abondante récolte de jus de palme, qu'une lente cuisson transforme en sucre roux, est presque entièrement absorbée par la consommation locale. Les fruits sont denrée si commune qu'il serait dispendieux de les transporter. La soie reste réservée à la confection des sampots que tissent les paysannes sur de rudimentaires métiers dressés, à l'ombre, entre les pilotis des paillotes.

L'industrie au Cambodge, mis à part le traitement des produits et sous-produits de la pêche, se réduit d'ailleurs à une dizaine de rizeries, une dizaine de distilleries, pour la plupart chinoises ; à quelques grossières poteries, aux menus objets en argent des artisans cambodgiens.

Le sous-sol reste à peu près inexploité, bien que certaine société de phosphates ait poussé jusqu'à la faillite un louable effort, que, récemment, un colon plus chanceux ait commencé de tailler dans des carrières de jais ; bien que des Birmans fouillent le sol rouge des environs de Pailin, si parsemé de saphirs qu'on en trouve, après la pluie, de petits brillant sur les routes et qu'un dicton du village traite d'imbécile qui se promène nez en l'air après l'averse ; bien qu'enfin l'une de ces peuplades dites sauvages confectionne avec le fer du Phnom Dek d'excellents outils et de solides amulettes.

Francis Garnier, dans le récit de son exploration, parle d'indigènes lavant dans les douves d'Angkor « les sables aurifères que recèle l'intérieur de l'épaisse forêt ». On dit qu'il y a de l'or près de Sisophon ; on dit qu'il y a du pétrole... on dit... Il est en tous cas certain que le sous-sol a des ressources très variées : reste à savoir si leur quantité et leur teneur sont suffisantes pour être industriellement exploitables. Le champ des recherches est encore ouvert aux Sociétés d'Etudes, si tant est qu'elles parviennent à ranimer chez les souscripteurs un enthousiasme qui, ces dernières années, semblait s'être un peu refroidi.

La population recensée au Cambodge se répartit, en chiffres ronds, de la façon suivante :

Cambodgiens et assimilés	2 600 000
Annamites	250 000
Chinois	105 000
Musulmans (Malais et Chams)	73 000
Français	1 800

Ces derniers n'ont pas exclusivement des ancêtres Gaulois. L'usage veut qu'on les divise en Français de l'Inde, Français d'Indochine, Français de France. C'est une simple habitude à prendre.

Les Chams, chassés au XVe siècle du puissant royaume de Champa par des conquérants annamites, forment avec les J Malais une petite colonie musulmane. Vêtus de sarongs à la mode malaise et portant la calotte en tronc de cône, ou le turban, suivant qu'ils sont allés, ou non, à La Mecque, ils' vivent groupés dans leurs villages, attachés à leur mosquée réservant leurs économies pour le saint pèlerinage.

Banquiers du paysan, usuriers dans les campagnes où fait défaut le précieux chetty, acheteurs intransigeants des récoltes, transporteurs, revendeurs aux grandes maisons d'exportation, les Chinois se jugent eux-mêmes les bienfaiteurs du pays, tandis que d'autres les considèrent plutôt comme « un mal nécessaire ». Quoi qu'il en soit, il est utile de distinguer tinger entre ceux qui, sitôt enrichis par le fructueux métier de revendeur, remportent en Chine leur magot, et ceux qui, de tous temps, sont venus se fixer au pays. Au xiiiie siècle, Tcheou Ta-kouan, déjà cité, constate que ses compatriotes ont découvert une sorte de paradis terrestre : « Les Chinois qui font métier de marins profitent de ce qu'ils sont dans ce pays pour ne pas mettre de vêtements. Le riz est facile à gagner, les

femmes faciles à trouver, les maisons faciles à aménager, le commerce facile à diriger, aussi y en a-t-il constamment qui se dirigent vers ce pays ».

Le Chinois jouit encore auprès de la masse des Cambodgiens de tant de considération que beaucoup trouvent presque normal d'être grugés par lui. Pour eux, il a un secret qui explique sa réussite : arriver maigre coolie sans un sou, et s'en retourner gras et riche, touche par trop au merveilleux. De tous temps les gendres chinois ont fait prime ; ainsi s'est peu à peu créé une population métisse ayant si bien réputation de réunir les seules qualités des deux races que c'est à qui, aujourd'hui, se vantera d'être « pur Sino-Cambodgien »... même si les croisements les plus divers avec Annamites, Malais, ou métis européens, sont venus, disons, « troubler la pureté des qualités premières ». Cependant les alliances entre « pur Chinois » et « pur Cambodgien » se font de plus en plus rares, les nouveaux arrivés et les jeunes n'épousant que femmes déjà métissées ou d'authentiques chinoises, et la fameuse « race Sino-Cambodgienne », faute de se renouveler, se meurt, noyée surtout dans les riches familles chinoises, dans quelques familles annamites, ou retournant à la masse des Cambodgiens.

Il n'est pas jusqu'au plus petit centre où le Chinois ne tienne boutique. Tandis que les Cambodgiens perchent sur pilotis, par groupes éparpillés dans la campagne, les Chinois et les Annamites forment au long des routes de petits îlots plus ou moins importants. Un centre est, en bordure de la grand'route, une agglomération comprenant, à l'écart, le bungalow du représentant de l'Administration Cambodgienne, puis le marché, puis une rangée de quelques paillotes ou maisons de pierre ou de bois, à un étage, avec hangarboutique dessous ; l'Annamite et le Chinois y vendent aux campagnards un peu de tout, ils y tiennent aussi gargottes grêles tabourets cernant quelques tables cirées de crasse où, sur une assiette, quatre gâteaux sont offerts aux mouches.

C'est là que viennent boire un coup les conducteurs des bicyclettes à remorques, taxis du paysan, et les chauffeurs des étonnants cars indigènes.

Les Chinois sont également les maîtres du transport par terre et par eau ; mais si les jonques, avec leurs yeux peints en proue, ont parfois l'air de gros monstres pansus, les cars rouge-pompier ou bleu canard, qu'avivent les togas des bonzes, ont encore plus étrange allure. Le nombre des passagers dépasserait toutes les prévisions d'un employé du Métro. Le moteur a quelque peu les sonorités d'un mauvais orchestre chinois, mais le chauffeur a l'oreille juste, et, dès la moindre fausse note, il donne l'alarme en cornant trois fois. Si vous êtes assis près de lui, vous voyez aussitôt apparaître, de l'autre côté du pare-brise, un pied nu, puis une jambe, puis le corps du mécanicien, qui glissant du toit tel un singe de son cocotier, s'accroupit sur l'aile, soulève le capot, en scrute l'intérieur, rajuste quelque fil subtil, et, tandis que l'engin continue d'avancer, remet de l'eau dans le radiateur à tout hasard, ce après quoi il disparaît vers les hauteurs en attendant une nouvelle alarme. De temps à autre le car s'arrête, ici ou là, pour charger un autre paquet, (et c'est assez long de trouver l'équilibre exact), parfois il s'arrête définitivement, et alors c'est une panne. Les occupants se désemmêlent, descendent, s'installent sur la route ; certains même en profitent pour dormir un peu.

J'ai fait, sans panne, 240 kilomètres en huit heures dans-. l'un de ces cars, avec, sur les pieds trois ananas, à gauche un bonze et à droite un élégant annamite qui sortit de là miraculeusement frais et non froissé.

Le nombre sans cesse accru des Annamites n'a fait qu'exaspérer l'hostilité du Cambodgien vis-à-vis de cet éternel envahisseur. Fonctionnaires, employés de commerce, boutiquiers, domestiques, pêcheurs, les Annamites en effet « continuent

instinctivement leur tâche d'absorption, rongéant les frontières, s'introduisant partout les cours d'eau ». Sans doute y sont-ils bien forcés ; ayant grande répulsion de la montagne et des forêts, leurs plaines ne leur suffisent pas, ni leurs villes. Si l'élite de ces émigrés n'a pas été inutile au Cambodge, on ne saurait en dire autant de la masse. Trop de filous, vendeurs de n'importe quoi, trop de prétentieux qui n'ont pas réussi chez eux, sont venus, se croyant en pays conquis, étaler une insolence d'autant plus remarquée que rien ne la justifie. Trop de commères hystériques et hurlantes veulent s'approprier les fontaines, voire le village et la rue. Leur souffle, en criaileries, dépasse celui de la pire matrone chinoise, et évoque, par contraste, le calme de certains villages d'Annam. C'est à croire que les judicieux Annamites se débarrassent des indésirables et des femmes calamiteuses en les expédiant au Cambodge.

Aux Annamites des villes et des centres, il faut encore ajouter toute une colonie de pêcheurs établis de longue date au pays, le long du fleuve ou sur le grand lac. Ils habitent des villages flottants qu'ils déplacent suivant la saison, remorquant les radeaux-paillotes, reformant dans un ordre établi le marché, les boutiques, les rues sillonnées de pirogues... Non loin des rives pendant l'inondation, ils en guettent le retrait qui annonce l'ouverture de la campagne de pêche. Dès que les eaux commencent à baisser, le poisson, peu à peu chassé de la forêt-vivier, gagne, en masse, rivières, fleuves et Grand Lac. Partout, déjà, l'attendent d'immenses parcs en claies de rotin, et, dans ces parcs, des branches et des troncs morts immergés, traitreusement, lui offrent gîte. Sitôt que le courant a suffisamment joué le rôle de rabatteur, on ferme les énormes pièges, puis, prudemment, lentement, on les resserre en énormes couloirs qu'on amincit encore...

« Peu à peu le couloir est réduit de moitié, puis de deux tiers... Cent bêtes - écrit Georges Groslier - s'élançant en l'air à la fois, jusqu'à deux mètres de hauteur, se tordent et retombent on se heurtent dans des sauts obliques et dans des claquements contre les claies qui les pressent... - Je saute sur le premier sampan qui va recevoir cette chair... - En une demi-heure, celui-ci est plein, enfoncé dans l'eau jusqu'à son bord, sous une masse vivante qui agonise. Un autre le remplace... Et tandis que ce décharnement du fleuve se poursuit, je songe que cent pêcheries pareilles à celle-ci, en cette même heure et jusque dans les lacs à cent kilomètres d'ici, et depuis des mois, et durant des mois encore ... j e songe au pêcheur à la ligne du pont Mirabeau... »

Phnom-Penh, qui n'était, il y a 50 ans, que paillotes sur une rive marécageuse, est aujourd'hui une petite ville blanche enfouie sous beaucoup de verdure. Largement tracée par endroits, ailleurs bâtie à la diable, embellie tour à tour par des gens de bon sens ou de talent, et par d'autres, elle ne manque pas d'être marquée d'une plaisante fantaisie. Elle allonge au bord de l'eau, face aux Quatre Bras, son quartier chinois, son quartier du Palais, pays du pointu et du retroussé. Le reste, hors de campagnards faubourgs cambodgiens ou annamites, est assez confus. Presque plus de vieux bungalows des villas de banlieue, européennes ou asiatiques, sont heureusement dissimulées par la très riche végétation où éclatent, çà et là, des bougainvillias pourpres. Des avenues neuves, arroyos remblayés que recouvrent des plates-bandes fleuries, une gare moderne, bloc pâle devant lequel les « pousses » ont l'air d'insectes, une piscine assez jolie, un hôtel séduisant par sa salle-à-manger 1900, un autre plus moderne, un évêché blanc cru, sans arbres autour, qui semble se morfondre à attendre depuis dix ans « la cathédrale qui va avec », un monumental marché enfin, gâteau de ciment monté en coupole d'artillerie... mais le soleil arrange tout. Pas de grand rue, pas de grand café, pas de tramway : on entend chanter les oiseaux et, le soir, crisser les cigales. Une impression de neuf et de gai, d'aéré, une impression d'insouciance digne d'une petite ville du midi, avec même un jardin et un kiosque à musique pour le concert du jeudi. Non loin du kiosque est la cage

aux tigres, but des courses cyclistes du 14 juillet. D'autres animaux, habilement engraissés, animent le jardin dit du Phnom parce qu'il est dominé d'une butte, laquelle est coiffée d'un stupa, énorme cloche de pierre à la pointe effilée. Il y a aussi, en haut, une pagode et, autrefois, habitaient là divers génies et spectres plus ou moins bienveillants, mais la musique du kiosque et les phares des autos les ont délogés.

Il y a beaucoup d'autos, le plus souvent neuves et achetées par mensualités plus ou moins régulièrement payées. Ceux qui n'en ont pas vont en pousse, aussi est-il rare de rencontrer quelque'un d'essoufflé. L'homme d'affaires le plus occupé ne croit pas indispensable de jouer l'Américain trépidant, ce qui affoleraient ses clients chinois ; c'est tout tranquillement qu'il regagne son auto, emportant sous son bras, comme des boîtes de cigares, 50.000 \$ en coupures qu'il vient (le toucher à sa banque pour régler ses achats de maïs. Le Chinois, lui, enveloppe ça dans un grand mouchoir et porte ce petit ballot au bout des doigts, comme tel autre, en France, des choux à la crème.

Les banques sont un lieu de rendez-vous fort couru, car il y fait frais. On y frôle la toge bouton d'or d'un moine, la natte d'une proxénète chinoise, la nudité huileuse d'un coolie en caleçon court à large ceinture de cuir retenant sur les fesses un porte-monnaie. Annamite en soie blanche ou en veston cintré, planteur au feutre éculé, bourgeois colonial qui s'éponge le front, parle haut et distribue les poignées de main mieux qu'un candidat député, s'alignent au guichet. Cependant que, juste en face, le chauffeur d'une luxueuse conduite intérieure, accroupi sur le trottoir en attendant que revienne son patron, gratte les peaux mortes de ses 1 talons, toute une foule bigarrée et pieds nus déambule, tirant « pousse-pousse », suivant, comme sur un bas-relief, une charrette du temps d'Angkor, accompagnant, non sans fracas, quelque Chinois défunt, dont une vieille Ford rouillée (le capot ouvert parce qu'elle chauffe un peu) tire le rutilant dragon-corbillard.

La liste des « choses à voir » comprend en premier lieu, évidemment, le Palais. Du palais, les salles ouvertes au public présentent peu d'intérêt. A part l'épée sacrée, quelques précieuses statues du Bouddha et de splendides émeraudes, c'est un mélange hétéroclite de souvenirs et de cadeaux que le roi conserve pieusement, ou poliment : coupes d'or catement rosi et ciselé, fleurs sous globe, pendules et bro européens entre lesquels, ici ou là, brille un diamant. A dire, il ne vaut de s'attarder au palais que lors d'une des 1 dont il est parlé au chapitre IV.

La bibliothèque royale, par contre, où les bonzes se plai à compulsé livres ou textes gravés sur de longues feui de latanier, puis à rêver devant une mapemonde lumine tandis qu'un poste de T. S. F. leur apporte les vocalises quelque cantatrice européenne, ne manque pas d'une ambiance assez séduisante. Il sera infiniment plus profitable écouter de très bons disques de musique cambodgienne d'aller contempler la mare sacrée. La seule particularité de cette mare est de servir, provisoirement depuis quelqannées, de trop plein aux égouts et, de ce fait, d'empester.

Le Musée enfin, pagode rouge aux énormes portes de sombre, sculpté, contient quelques pièces remarquables. indigènes y viennent dévotement porter des bâtons d'encens aux Bouddhas, leur couvrir une épaule de soie rouge ou ja et se désaltérer aux fontaines des bassins. Un bâtiment jacent est réservé à l'École des Arts Cambodgiens, fondé temps pour sauver les traditions du tissage, de la sculpture du bois, de la fonte du bronze, de la ciselure de l'argent. forme, sous la direction de vieux maîtres indigènes, des prentis qui, chaque année plus nombreux, s'en vont à FI occasion ouvrir échoppe en leur village ou s'engager chez patron. Un office de vente, sérieusement organisé, assu ces artisans une importante exportation en même temps q contrôle, à réception des oeuvres commandées, la qualité du travail.

Si le voyageur en quête de couleur locale se borne, sel l'usage, à visiter les rues chinoises, il risque d'avoir une fautive idée du Cambodge. Errer lentement en auto car je doute qu'il prenne la peine de descendre) quelques kilomètres aux environs de la ville, de préférence le matin tôt ou quatre heures du soir, lui feront mieux goûter cette vie chaïque des Khmères comme alentie au pas des boeufs. fait stopper le moteur, la limpidité de l'atmosphère portera, suivant l'heure, les bruits familiers du pays : une musique lointaine le tambour de quelque monastère, une chanson, le cliquetis des métiers à tisser, et jusqu'au froissement des grands éventails des palmiers à sucre, jusqu'au piétinement rapide des enfants nus. qui gardent les boeufs ou prennent à la ligne dans la rizière des poissons minuscules. Peut-être même verra-t-il une fête de pagode, quelque mariage ou enterrement...

Bien entendu, il s'entendra dire qu'il faut parler la langue t, partir en charrette à travers la brousse pour toucher le vrai cambodge. Cette éternelle rengaine : « hélas la couleur locale se perd », n'est point particulière au Cambodge et l'on ait ce qu'elle vaut. C'est une excuse commode pour beaucoup de coloniaux: les uns ont « trop vu » pour ne pas trouver tout banal, les autres, n'ayant rien remarqué, admettent difficilement qu'il y ait quelque chose à voir, ailleurs qu'en pleine forêt où « ils n'ont pas le temps d'aller ». Leur connaissance du pays se borne, le plus souvent, à s'être surpassé de vitesse sur les routes, à s'être assis dans une tribune lors de quelque fête royale, à - bien entendu - avoir vu les danses et Angkor, qu'ils connaissent assez mal mais dont ils sont fiers - à croire qu'ils l'ont construit. Ils n'auraient pas quitté Viroflay ou leur petit coin de province si la vie coloniale ne leur permettait d'avoir domestiques et auto, et d'être cités dans les « mondantités » des journaux locaux. Cette caricature de la vie de France n'est pas le moindre pittoresque de la Colonie, mais je pense que le voyageur gagnera plus à profiter des conseils de ceux qui, par leur métier ou la chasse, ont contact avec le pays. Si l'on n'est pas plus de deux, si l'on ne joue pas au grand chef blanc, si l'européenne ne porte pas de shorts aussi courts qu'un maillot de bain, si, consciente de son infériorité, elle sait rester discrète, parler bas, ne pas s'approcher d'un bonze, ne toucher à rien par prudence, si, enfin, l'on est accompagné de quelqu'un qui connaît la langue et les usages, on passe pour gens très convenables et dignes de confiance.

Le trajet de Phnom-Penh à Kep sur le golfe de Siam donne une assez bonne idée de la variété du paysage cambodgien, et le touriste amoureux des panoramas pourra, s'il est chanceux, ceux, contempler du haut du Bokor un spectacle rare. tains grincheux prétendent en effet n'avoir jamais rien vu à cause de la brume qui enveloppe, neuf mois sur dix la montagne autour de laquelle « tournent les nuages » faut avouer en tous cas que cette fameuse station de repos pas pris : les constructions du début., la villa de la Résidence Supérieure et une petite caserne d'hôtel montés à grand frais, animent seules le paysage un peu pelé du sommet qu'il soit raisonnable, le coût de la pension à l'hôtel, la perspective d'une cure parfois trop humide, inspirent assez le colonial aux moyens modestes. Aussi bien peut-on comprendre prendre que le Résident Supérieur Baudouin ait cru bon d'ajouter que ce belvédère dans le brouillard «peut se compter par les réalisations les plus hardies effectuées au Cambodge.

Kep est un charmant rivage sous les cocotiers, d'où l'on gagne quelques petites îles assez semblables à celle de Robinson Crusoé. La route de Phnom-Penh à Angkor n'offre, par contre, aucune surprise, elle endort même plutôt par sa monotonie. Je ne m'y suis divertie qu'une fois, grâce à une panne qui me força de passer la nuit dans la salle d'une bonzerie. Chaque village important, chaque monastère au Cambodge possède une salle, abri laissé à la libre disposition du passant, sorte de kiosque sur pilotis, où riche ou pauvre peut étendre sa natte, son mince matelas ou son lit de toile. L'étranger est d'autant mieux accueilli qu'il fait diversion à la vivote journalière et que les Khmères sont curieux. Les

écoliers de la pagode s'empresstent d'allumer le feu, d'apporter porter de l'eau, des bananes et ces noix de coco que l'on perce d'un trou pour en boire le jus ; mais sitôt que le chef de la communauté a terminé de rendre visite à ses hôtes, la vie lente de la bonzerie, un instant troublée, reprend, avec ses litanies qui se répondent dans la nuit, avec son va-et-vient de petites lumières, et ses chiens maigres qui errent silencieux, aboyant il est vrai chaque fois que le voyageur est le point de s'endormir.

A camper ici ou là, à tanguer à dos d'éléphant, à parcourir les pistes en quelque solide torpedo, il est certes facile de connaître diverses mésaventures et menus incidents savoureux. Nous avons eu les nôtres comme chacun ; malheureusement, cela s'échelonne sur une période de quatre ans et ne saurait servir de liant à notre récit. Si nous rapportons d'assez nombreuses anecdotes, qu'il s'agisse d'un roi d'Angkor ou d'un moderne paysan, j'ai, par contre, maintes fois déploré de ne pouvoir écrire : « Sitôt les éléphants chargés nous reprîmes la route... » ou tel autre détail sur la marche du convoi, qui met le lecteur en goût d'aventure, lui donne l'impression qu'il avance, et, surtout, épargne à celui qui rédige la peine de trouver une transition.

CHAPITRE II

Le Cambodge inconnu. - Mouhot reçu par Norodom. - Arrivée de Doudart de Lagrée. - Influence à la cour d'un général siamois. Traité du Protectorat. - Mésaventures d'un couronnement. Intrigues et défaite du Général siamois. - Départ et mort de Doudart de Lagrée. - Désastreux traité franco-siamois. - Pu Kombo ; sa fin tragique. - Phnom-Penh, capitale. - Pavie, télégraphiste-explorateur. - La convention de 1884 et l'insurrection qui s'ensuivit. Incidents au Laos. - L'Inconstant et la Comète forcent les passes de la Ménam. - Trêve dans la tension franco-siamoise. - Création de l'Union Indochinoise. - Réformes au Cambodge. - L'esclavage. Triste condition des témoins. - Avènement de Sisowath. - Le Siam rend les provinces occupées. - Modernisation du Cambodge.

Lorsqu'en 1813, le géographe Malte-Brun publiait son Précis de la géographie universelle, on pouvait y lire : « Les vastes régions qui, sous la figure d'une double péninsule, s'étendent entre le golfe du Bengale et la mer de Chine, ne sont guère connues que par leurs côtes, l'intérieur présentant un champ de conjectures inutiles et fastidieuses. » Missionnaires et aventuriers portugais ou espagnols étaient venus au Cambodge dès le xvie; des Hollandais y avaient tenté un commerce perpétuellement interrompu par les persécutions et les massacres; des missionnaires français y vivaient depuis les dernières années du XVIIIe et pourtant le Cambodge restait pour ainsi dire inconnu.

Mais, dans la seconde moitié du XIXe, la France, pour protéger ses prêtres martyrisés, se trouvait amenée à occuper la Cochinchine. Des hommes pleins d'ardeur s'intéressent à l'arrière-pays inexploré. Mouhot, ouvrant la voie aux expéditions savantes, s'embarque avec une mission des sociétés scientifiques de Londres. Comme, en Cochinchine, les Français sont en lutte avec les Annamites, c'est par le Siam qu'il doit partir pour ces explorations au bout desquelles il trouvera la mort.

En 1859, il arrive à Oudong, alors la capitale, où, en l'absence du roi, l'obbarach (titre donné à l'héritier putatif du Trône, qui était souvent frère du roi. Comme beaucoup d'autres après lui, Mouhot le nomme : Le deuxième roi, et par allitération, le roi). Norodom, veut aussitôt le voir. Oudong, à cette époque, est une ville d'à peu près douze mille âmes. « Le grand nombre de Cambodgiens de la banlieue, des provinces, et surtout des chefs qui s'y rendent pour le commerce ou pour d'autres affaires, contribue à donner de l'animation à

cette capitale, A chaque instant je rencontrais des mandarins en litière ou en filet, suivis d'une foule d'esclaves portant chacun quelque chose : les uns le parasol de couleur écarlate ou jaune, dont la dimension plus ou moins développée indique le rang ou la qualité du personnage ; d'autres la boîte d'arec, de bétel, etc. Je rencontrais aussi des cavaliers montés sur de jolis petits chevaux vifs et légers, richement caparaçonnés, couverts de grelots et allant admirablement l'amble, tandis qu'un troupeau d'esclaves, couverts de sueur et de poussière, sefforçaient de les suivre comme une meute d'animaux. Ailleurs passaient de légères carrioles traînées chacune par deux petits baroufs trottant rapidement et non moins bruyamment. Quelques rares éléphants, s'avançant majestueusement les oreilles et la trompe en mouvement, s'arrêtaient devant de nombreuses processions se rendant aux pagodes au son d'une musique bruyante, et plus loin des talapoins suivaient à la file, quêtant leur pitance, drapés dans leur anteau jaune et la sainte marmite sur le dos.

Le troisième jour de mon arrivée à Udong, la séance de cour de justice avait été bruyamment ouverte à huit heures du matin, et les cris des juges et des avocats retenaient encore à cinq heures du soir sans avoir cessé un instant, lorsque tout à coup deux pages sortirent de la cour palais en criant : « Le roi ! » La foudre serait tombée dans la salle qu'elle n'eût pas produit un effet pareil à ces mots ; fut à l'instant un silence général. Les juges, accusés curieux s'enfuirent pêle-mêle, se cachant dans tous les coins la face contre terre et comme pétrifiés. Je n'ai encore souvenir de ces juges et de ces avocats en langoutis, de ces Chinois à longues queues, fuyant, se poussant, se culbut les uns les autres à l'approche de leur maître, lorsque le roi parut, à pied, sur le seuil de la porte, et suivi de ses pages Sa Majesté me fit un petit signe de la main, comme pour me saluer, puis m'appela près d'elle. Aussitôt deux pages apportèrent des chaises qu'ils placèrent sur le gazon en face l'une de l'autre. Sa Majesté m'en offrit une, et la conversation commença dans ce salon improvisé, tandis que toute l'escorte, ainsi que les passants, demeuraient prosternés. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre elle ne rencontrait aucun homme debout ».

L'Obbarach prend en amitié Mouhot, le reçoit à dîner, et place au dessert une boîte à musique sur sa table. « Le premier air qui en sortit me fit un plaisir d'autant plus grand que je ne m'attendais pas à l'entendre dans le palais d'un roi... régnant. C'était la Marseillaise. Le roi prit mon mouvement et mon sourire d'étonnement pour de l'admiration.

- Connaissez-vous cet air ?

- Un peu, Sire ».

Norodom lui montre ses trésors, son mobilier venu d'Europe, dans un palais où nul étranger n'avait pénétré. Le lendemain, avant de lui « faire jouer la comédie », il l'emmène en promenade : « Le roi monta dans une jolie chaise à porteurs, magnifiquement peinte et sculptée, avec de beaux pommeaux d'ivoire. Il s'y assit nonchalamment, une jambe dessus, l'autre pendante, le coude appuyé sur des coussins de maroquin. Il avait la tête et les pieds nus, les cheveux coupés à la mode siamoise, et pour vêtement un superbe langouti de soie jaune entouré d'une ceinture de pareille étoffe, mais plus claire. Le cortège se mit en marche : quatre pages portaient le palanquin sur leurs épaules; un autre soutenait un immense parasol rouge dont le manche doré avait près de quatre mètres de long ; le prince cadet, portant le sabre du roi, marchait à côté de lui, et sur la même ligne. J'étais de l'autre côté. Sa Majesté se tournait souvent de mon côté pour me faire remarquer les objets les plus frappants en traversant la rue, et pour lire aussi sur mon visage l'impression que me causait l'effet que sa présence causait sur le peuple. A l'approche du cortège, toute la population accourue pour le voir se prosternait. En tête

marchaient trois licteurs, l'un devant, les deux autres à quelques pas derrière, portant à deux mains des faisceaux de rotin, symboles de la puissance ; derrière le palanquin suivaient deux à deux les chambellans et les pages, au nombre de plus de trente, tous en langouti rouge et portant sur l'épaule des piques, des sabres et des fusils dans des étuis ».

Après des mois passés à visiter le pays, Mouhot se trouve l'année suivante à Angkor dont il fait une description enthousiaste :

« Au delà d'un large espace dégagé de toute végétation forestière s'élève, s'étend une immense colonnade surmontée d'un faite voûté et couronnée de cinq hautes tours. La plus grande surmonte l'entrée, les quatre autres les angles de l'édifice; mais toutes sont percées, à leur base, en manières d'ares triomphaux. Sur l'azur profond du ciel, sur la verdure intense des forêts de l'arrière-plan de cette solitude, ces grandes lignes d'une architecture à la fois élégante et majestueuse me semblèrent, au premier abord, dessiner les contours gigantesques du tombeau de toute une race morte ». Parus dans le Tour du Monde et dans une édition anglaise, les récits de Mouhot révélaient au grand public le nom d'Angkor.

Cependant, ce même Norodom qui avait reçu le voyageur devenait roi : royauté précaire, qui se reconnaissait à la fois tributaire du Siam et de l'Annam, prêts tous deux à se partager le pays. La France, s'installant en Cochinchine, avait arrêté l'expansion annamite : elle parut un secours possible contre le Siam au nouveau roi qui entreprit avec son représentant des négociations malheureusement interrompues. Un frère plus jeune, Si-Votha, prétendait au trône, arguant que Norodom n'y avait pas droit, étant né avant que ne fût couronné leur père. Norodom s'enfuit au Siam, emportant avec lui sa couronne. « Au mois de février 1862, il fut ramené dans ses Etats par les soldats du roi de Siam et rétabli à Houdon à la condition qu'il inaugurerait son règne par l'abandon des provinces de Compong-soai et de Pursat (1)... » On les lui laisserait s'ils se montraient docile" mais la couronne restait en gage à Bangkok, et le mandarin siamois Ponhea Reachea demeurait auprès de lui pour la surveiller. La lutte d'influence s'ouvrait, entre le Siam, que soutenait l'Angleterre, et la France qui ne voulait pas de main-mise étrangère si près de ses nouvelles possessions. En juin 1863, Doudart de Lagrée est envoyé au Cambod avec charge de « se mettre en relations avec Norodom, de parcourir la contrée, de sillonner les fleuves, en un mot pénétrer un peu de tous les côtés pour arriver à s'affirmer partout ». Né quarante ans plus tôt, Doudart de Lagrée avait déjà fait une belle carrière de marin et s'était distingué dans 1 guerre de Crimée. D'une grande « délicatesse de coeur mais de volonté ferme, à sa haute valeur morale il joignait une intelligence très vive. Sa culture était grande ; nour d'humanités, il s'était passionné d'archéologie grecque latine, et avait « suivi les fouilles d'Égine et des Propylées lors de sa campagne méditerranéenne.

Les missionnaires français installés près de Phnom Penh dans l'agglomération chrétienne de Pinlahu lui servirent d'interprètes, mais il eut tôt fait d'apprendre le cam, bodgien. Il avait le don des langues, et le prouva plus tard au terme de la longue exploration du Haut-Mékong dont il la était le chef. L'expédition se trouvait en Chine sans interprète. « Nous étions », dit Louis de Carné, « ... incapables saisir rien même du sens littéral des discours mandariniques et à plus forte raison de deviner ce que voulaient cacher sous leurs métaphores et leurs amplifications des hommes accoutumés à n'user de la parole que pour déguiser le pensée. M. de Lagrée lutta contre cette difficulté nouve avec l'énergie dont il avait déjà fait preuve et parvint en triompher. Caractère résolu, mais âme sympathique tendre, il avait toujours su s'attacher les jeunes gens... D les premiers jours de notre arrivée à Seumao, 'ses manière' bienveillantes attirèrent vers lui un jeune Chinois sans famille et sans ressources... ; il en fit son professeur. A force de travail, de patience

et de douceur, le maître et le disciple s'accoutumèrent l'un à l'autre et finirent par se comprendre » ~1)

Tel était l'homme qui fut chargé des intérêts de la France. En face de lui, Norodom, petit, avec « une tendance précoce à l'embonpoint » et de physionomie « expressive, intelligente et mobile (2) ». Il s'intéressait à la civilisation européenne, et s'il était naïvement « plus fier de ses assiettes en faïence anglaise à grands ramages que de ses vases et plateaux en or massif », son esprit vif s'appliquait à comprendre les nouveautés de la science.

Néanmoins, il se refusait « absolument de croire qu'il y ait eu ou qu'il puisse jamais exister au monde une grande nation sans un roi absolu. Le despotisme se retrouve chez lui dans toute sa candeur naïve, et il ne craint pas de répondre, quand on lui conseille d'ouvrir ou d'entretenir une route nécessaire au commerce : c'est inutile, puisque je n'y passe jamais (4) ».

« Le vilain côté de ce petit homme », conte de Lagrée, « c'est qu'il est jaloux comme un tigre, ce qui m'est personnellement égal, mais il en résulte des pendaisons et des décapitations constantes. Il a quarante-cinq femmes pour lui tout seul : parfois, il lui arrive des désagréments domestiques; on n'est pas à l'abri de ces choses-là. Eh bien au lieu de supporter cela pacifiquement avec les quarante-quatre autres, il se fâche tout rouge. La semaine dernière, pour un pépin de la pomme d'Eve, il a fait occire sept personnes » (5). Quelques années plus tard, Delaporte nous donne un autre aperçu de ce trait de caractère : « ... le roi, étant venu rendre visite chez le chef du protectorat français, lui demanda, comme par hasard, dans la conversation, quelques détails sur la manière dont on fusillait en Europe. M. Môura, sans y attacher plus d'importance, satisfait sur ce point la curiosité du monarque. Deux heures après(F.P37), quel ne fut pas notre étonnement d'apprendre que quatre jeunes femmes du harem avaient été passées par les armes à l'européenne. En nous approchant du palais, nous pûmes même voir, raffinement de cruauté asiatique, les têtes suspendues et toutes sanglantes encore de ces malheureuses »

Dès son arrivée, Doudart de Lagrée demande audience au Roi, le prévenant que sa « mission avait pour but principal des travaux d'hydrographie et la surveillance de nos nationaux ». De Kompong-Luong, où l'avis Gia-Dinh est mouillé, il se rend en grande pompe voir Norodom:... « j'étais en grande tenue sur un bel éléphant ; douze matelo cheval et armés jusqu'aux dents me précédaient. Toute la garde royale était sous les armes... (3) » Et, tout de suite, il se rend compte de l'importance du représentant du Siam avec qui il aura si souvent à faire. « L'influence du Siam est extrême : à mon arrivée au palais, un premier fait m'a surpris. La personne chargée de m'introduire m'a demandé si je verrais le mandarin siamois avant ou après le roi. J'ai répondu que j'allais voir le roi. Pendant l'audience, celui-ci me demanda avec une sorte d'inquiétude si je n'irais pas visiter ce personnage ; je répondis que je ne désirais voir que le roi du Cambodge, et que, ne rendant de visite à aucun de ses ministres, je m'abstiendrais vis-à-vis de toute autre personne. Le roi m'a fait rencontrer le mandarin siamois dans une cérémonie à laquelle il m'a fallu assister; j'ai apporté dans l'entrevue toute la froideur possible, et le mandarin en a manifesté un certain dépit en irritant et en blessant S. M. à diverses reprises (4) ».

La lutte s'engage. Ponhea Reachea « logé aux portes d palais royal redoubla de vigilance. Il mit à remplir ses fonctions de surveillant et de tuteur une conscience farouche jamais la plus scrupuleuse des duègnes ne s'ingénia davantage pour sauver son précieux dépôt. Le roi ne disait pas u mot qui ne fût entendu, ne faisait pas un geste qui ne fût(fin P 38) surveillé, et les lettres mêmes qu'il eut à écrire au commandatit français de l'un des cercles frontières commençaient par ces mots : « Le roi et le général siamois (1) ».

Cependant, le roi et le Siamois étaient inquiets tous deux, mais pour des raisons différentes, de la popularité d'un frère de Norodom, le 1 Preach Keo Fa, plus tard couronné sous le nom de Sisowath, M. décidèrent de l'expédier à Bangkok. Ponhea Reachea l'y escortait Averti par Doudart de Lagrée, l'amiral La Grand Gouverneur de Cochinchine « arriva sur-le-champ Houdon. Le roi un peu surpris peut-être, et ne comprenne qu'avec peine le sens du mot protectorat, encore plus difficile à définir en cambodgien qu'en français, consentit facilement à revêtir de son sceau un traité en dix-neuf articles dans lequel le protectorat de la France sur le Cambodge, solennellement proclamé, était entouré de toutes les garanties que nous désirions obtenir.

Il fut entendu que jusqu'à la ratification de l'empereur des Français la convention n'avait qu'une valeur éventuelle (2) »... Assisté de Mgr Miche, il lui fit comprendre que ses intérêts étaient intimement unis aux nôtres, que la France défendrait son indépendance et sa dépendance contre le Siam, qui la niait et qui la menaçait. Il réussit à le convaincre de la nécessité d'un protectorat. Le traité fut signé, mais dans un secret si profond, que de Lagrée lui-même ne le connut pas immédiatement (3) ». Cola n'empêcha pas que la nouvelle parvint au Siam où « elle des colères dont le retentissement effraya notre nouveau protégé au point de lui faire oublier sa parole et de nous créer de véritables embarras (4) ».

En toute hâte, Ponhea Reachea revient à Oudong, porteur d'un traité qui, tout en définissant le vasselage du Cambodge, l'accentue davantage. Il accumule les menaces, réclame les deux provinces que Norodom avait promises, déclare que la couronne des rois du Cambodge restera à Bangkok, « et, en supposant qu'il conservât son trône (F.P 39), Norodom ne serait jamais un roi couronné (1) ». Profitant de ce que Norodom ignore à quel point le temps est long pour communiquer avec la France - le canal de Suez n'est pas encore ouvert à la circulation.

Ponhea Reache déclare que Napoléon a refusé de ratifier le traité franco cambodgien. Le Siamois fait tant et si bien qu'il repart le 10 décembre 1863 avec le traité signé.

Le moindre incident lui était bon. Comme des marins français, en état d'ébriété, avaient pénétré chez des cousines du roi, qui, en riant de leurs facéties, leur avaient donné bon espoir, il y eut une rixe où Norodom, « attiré par le bruit, et voulant montrer sa force musculaire » intervint lui-même. Doudart de Lagrée alla porter ses excuses, envoya une lettre d'explications et de regrets. Le roi était « plutôt disposé à atténuer qu'à aggraver le délit » qui, pour un Cambodgien, eût valu la peine de mort et les « coupables furent frappés d'une peine sévère et d'une forte amende en faveur des personnes qui avaient été battues (2) ».

Quelques jours après, « le mandarin siamois se présentait chez Mgr Miche en grand appareil et porteur de la lettre de Lagrée, il la lut, la commenta, déclare qu'on a manqué à la majesté royale que toute la responsabilité doit en retomber sur le représentant de la France, que celui-ci mérite la peine capitale qu'il va en écrire à l'amiral et envoyer à Bangkok, comme preuve accablante, la pièce dont il s'était saisi. Informé le lendemain, de Lagrée se rend sans délai chez le roi, lui fait sentir l'erreur qu'il avait commise, lui dit qu'il n'accepte jamais une ingérence étrangère entre lui et Sa Majesté le prie de réclamer et de lui renvoyer sa lettre. Le jour suivant, Norodom lui fait savoir que « Phnéa Rat (3) avait consenti à remettre la lettre et qu'on l'enverrait un peu plus tard.-» Il était facile de reconnaître une nouvelle ruse Siamois. - De Lagrée, sans perdre une minute, prend costume bourgeois, et, dépouillant tout caractère officiel il se rend seul au palais. Il reproche à Norodom sa faiblesse (fin P 40) lui dit que l'injure devient personnelle et lui signifie qu'il lui faut satisfaction le jour même. De là, il pénètre dans l'habitation du Siamois, le somme

d'avoir incontinent à rendre au roi la lettre dont il s'est indûment emparé. Phnéa Rat se retranche derrière son omnipotente dignité et montre ses soldats prêts à le protéger : d'un geste de Lagrée lui fait comprendre qu'il n'admet pas de réplique, et, son re à la main, que sa garde ne bougera pas. Le mandarin exécuta ; le soir même, Norodom faisait remettre la fameuse lettre à bord du Gia-dinh (1) ».

Quatre jours après, le premier décembre 1863, Ponhea Reachea repartait, emportant la traité signé par Norodom. ignorant de ces accords passés en grand secret, Doudart de Lagrée se fait des amis des Cambodgiens, enseigne le français, se documente sur le pays qu'il explore avec son aviso ou bien par terre, à cheval, à éléphant, en charrette, tout en attendant la ratification de Napoléon. « Ma position est souvent épineuse », écrit-il alors : « suivant le côté d'où souffle le vent, - à Paris, - le gouvernement de Saïgon m'écrit les choses les plus contradictoires : « Surtout soyez ferme 1 » me dit-il un jour.- « Surtout soyez doux », m'écrivit le lendemain ». Et quelque temps après : « Nous attendons d'un jour à l'autre des ordres de Paris pour régulariser notre position au Cambodge ;, ce maudit petit pays nous tient sur les épines plus qu'un grand royaume, parce que nous tou- par là au voisinage des Anglais, qui jettent feu et damme dans l'Inde et à Siam. Tout dépend de notre position vis-à-vis d'eux en Europe. S'ils se taisent là-bas, nous aurons fait pacifiquement une assez jolie conquête ; s'ils se fâchent, nous pouvons avoir une grosse affaire sur les bras. Je ne suis, bien entendu, pour rien dans tout cela. mais je suis seul dans ce coin isolé, et on me fait tant et tant de questions, on me demande tant et tant de rapports, que je n'ai plus un instant à moi (2) ». A Paris, en effet, le ministère des Affaires Étrangères, manoeuvre par Londres, fait traîner la ratification du traité (FP41) qu'avait obtenu la Grandière. Le Siam, lui, envoie les ratifications du sien au début de 1864. Ponhea Reachea, qui est cette fois encore délégué, prend comme prétexte de son retour, dont il veut garder secrète la vraie cause, le couronnement de Norodom qu'il prétend fixé au mois de février. Feignant d'ignorer de Lagrée, il se rend en grande pompe avec « une escorte de deux cents gardes, une suite de douze éléphants couverts de housses écarlates lamées d'or, dont l'un, le plus richement paré, le portait lui-même (1) » 'annoncer l'événement à Mgr Miche, qui en informe le commandant du Gia-dinh. Doudart de Lagrée se précipite chez le roi, tente de le ramener à la confiance, se rend compte qu'il y a anguille sous roche, et se retire très inquiet. Ponhea Reachea, s'étant bien appliqué à tout brouiller, s'empresse de rentrer dans son palais, « laissant M. de Lagrée aux prises avec des énigmes, et Norodom plus embarrassé que jamais, n'osant ni parler ni se taire, lié des deux côtés par des traités, et réduit à jouer un rôle passif entre deux adversaires plus forts que lui, avec lesquels il avait tour à tour signé des engagements contradictoires (2) ».

Le roi de Siam avait promis de venir pour le sacre; n son lieu, ce fut un simple mandarin, porteur d'une lettre qui promettait la couronne tant attendue. Qu'importe le roi de Siam s'il y a la couronne ? Norodom ne se tient pas de joie, les bonzes consultés fixent la date, le gouverneur de la Cochinchine est invité, « rien ne manquait pour le couronnement, si ce n'est la couronne. Des courriers parcouraient à toute bride la route de Campot, les bonzes redoublaient leurs prières, le roi, tout agité, prodiguait les ordres et les contre-ordres. On attendit autant qu'on put attendre, mais il fallut enfin se rendre à l'évidence. Le Siam avait simplement voulu placer Norodom dans une situation fausse vis-à-vis de nous et nous attirer nous-mêmes dans une ridicule impasse. Notre protégé s'en tira fort habilement. Il décida que, par égard pour la France, les fêtes auraient lieu, et qu'on omettrait seulement les cérémonies nécessi(FP42)tant les insignes qu'il n'avait pas. Nous ne pouvions exiger davantage. Aucun doute ne pouvait s'élever sur la bonne foi du roi, qui avait réuni autour de lui tous ses gouverneurs de provinces. L'occasion était bonne pour faire ressortir aux yeux de ceux-ci ce qu'avait d'étrange la conduite du gouvernement de Bangkok, et il fut

facile, en intéressant leur amour-propre dans la question, de détourner sur la cour de Siam, déjà impopulaire, le coup qu'elle voulait nous porter (1) »

Ponhea Reachea, cependant, était arrivé à Kampot ; il avait appris que la fête aurait lieu en présence de plusieurs officiers français; il avait pris sur lui de renvoyer la couronne. Attendant le départ de la délégation française, il arrive à Oudong avec un projet grandiose : emmener Norodom à Bangkok pour qu'il y soit réellement couronné. Toujours manoeuvrant, toujours menaçant, « il finit par arracher à Norodom son consentement et lui enleva jusqu'au courage de s'ouvrir à nous. Les préparatifs du départ furent tenus secrets jusqu'au moment où, plusieurs bâtiments siamois étant arrivés à Campot, la nouvelle éclata comme un coup de tonnerre sur la tête de M. de Lagrée. Celui-ci rencontra pour la première fois chez le roi une détermination bien arrêtée et une résistance invincible. Norodom ne voulait pas perdre sa couronne, et, puisqu'on ne voulait la lui rendre qu'à Bangkok, il irait l'y chercher. D'ailleurs les ratifications du traité du protectorat n'arrivaient point, et ce retard, -dont il ne voulait pas comprendre les causes, autorisait tous ses soupçons, légitimait toutes ses inquiétudes. Il annonça son départ pour le 3 mars (2) ». Doudart de Lagrée « lui fit savoir qu'au moment du départ de Sa Majesté, il occuperait militairement la capitale et fit prévenir en même temps l'amiral en lui demandant des renforts. Deux canonnières et cent cinquante hommes lui furent envoyés (3) ».

L'agitation était grande autour de Norodom qui restait(FP43)inébranlable. L'entourage même du souverain suppliait Doudart de Lagrée d'empêcher son départ. « Commandant », lui écrivait un ministre cambodgien, « si vous pouvez chasser les Siamois, les Cambodgiens seront très heureux ; tous, alors viendront se soumettre et le voyage du roi sera indéfiniment suspendu. Votre pouvoir, Commandant, est assez grand pour obtenir cela. Actuellement les Siamois vous craignent beaucoup ; ils ont entendu dire que vous avez envoyé chercher des troupes à Saïgon et ils en sont effrayés. Si vous avez pitié du Cambodge, venez parler seulement encore une fois et je crois que le roi renoncera à son voyage; mais il faudra le couvrir de votre puissance, et par elle vous empêcherez le roi d'aller à Siam ; car alors les Siamois n'oseront pas l'emmener (1) ».

Doudart de Lagrée envoya auprès de Norodom un missionnaire avec des instructions détaillées : il devait, si le roi persistait à partir sans plus attendre, lui déclarer qu'il irait immédiatement habiter Oudong, et lui lire une lettre écrite à cet effet. Le missionnaire parvint à inquiéter suffisamment Norodom pour l'arrêter dans son voyage. « Le roi était à peine éloigné de quelques lieues de Oudong, quand il entendit les salves d'artillerie par lesquelles « de Lagrée y faisait saluer notre pavillon, en présence des soldats siamois réduits au rôle de spectateurs ». L'idée de cette salve fut un trait de génie ; elle nous ramena la victoire. Le bruit du canon terrifia le roi. Il crut que nous allions profiter de son départ pour nous emparer du Cambodge. « Ah ! c'est assez, dit-il à ses ministres. Que m'importe la couronne, si je perds le royaume ? (2) »

« Figurez-vous », conte Lagrée à sa belle-soeur, « que mon roitelet du Cambodge a voulu s'échapper de son royaume et aller à Siam, chez nos ennemis, pour se faire couronner et endoctriner encore une fois. Je me suis tant remué, qu'il s'est arrêté à moitié chemin, et depuis deux jours il est rentré fort penaud dans sa capitale. En attendant son retour, on m'avait envoyé des soldats et des bateaux; me(FP44)voilà passé grand général. Le mal c'est qu'il réclame contre moi. Les Anglais, qui sont derrière les Siamois, vont peut-être aussi se fâcher ; et, si on se laisse effrayer, je pourrais bien avoir crié trop haut. - On n'est pas infallible (1) »

Le roi une fois rentré dans sa capitale, la ratification du traité de protectorat arrive fort à propos (Avril 1864). Ponhea Reachea, toujours retors « essaya bien de lui persuader que